

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Hugues Corriveau, Frédérick Durand, Katerine Caron

Jacques Paquin

Number 135, Fall 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62277ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquin, J. (2009). Review of [Hugues Corriveau, Frédérick Durand, Katerine Caron]. *Lettres québécoises*, (135), 41–42.

PRÉSENTATION

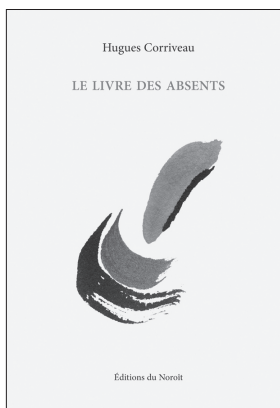


Hugues Corriveau, *Le livre des absents*,
Montréal, le Noroît, 2008, 90 p., 17,95 \$.

Le livre des fantômes

Le livre des absents pourrait se lire comme une version moderne du douloureux questionnement de Villon dans sa « Ballade des dames du temps jadis » : « Mais où sont les neiges d'antan ? » Hugues Corriveau a relâché la distanciation formelle pour s'aventurer (mais ce n'est pas la première fois) dans une poésie de l'intime qui amorce un dialogue avec les morts, les agonisants, ceux et celles qui ont accompagné le quotidien du locuteur ou même sa démarche en écriture.

Le recueil est habité par le sentiment inexorable du passage, peut-être en partie inspiré par le vieillissement, une réalité qui touche la génération des poètes qui se sont d'abord fait connaître aux Herbes rouges. Mais il est aussi le fruit d'une fin de siècle, avec ses effets crépusculaires car, bien que nous soyons entrés dans le XXI^e millénaire, rien ne laisse supposer que la nouvelle ère soit plus encline à l'optimisme. Voici donc un autre recueil dans lequel la mort des intimes (après Claudine Bertrand et François Charron, que j'ai commentée au sein de cette chronique) joue une part déterminante dans la poésie. En qualifiant de *livre* ce dernier recueil, comme il l'avait fait pour *Le livre du frère* (un recueil marquant soit dit en passant), il apparaît que Corriveau veut lui attribuer un caractère plus solennel, plus fini, voire définitif. Ce choix d'appellation en souligne à tout le moins la cohérence, plus que le simple recueil qui, comme le terme l'indique, rassemble des textes qui sont souvent au départ étrangers les uns aux autres. À la dispersion organisée, le livre oppose donc un désir de totalité.



LIVRER PASSAGE

Malgré le singulier du titre, le recueil est divisé en quatre livres, dont les poèmes sont numérotés en chiffres romains. À l'exception du dernier, qui en compte 5, tous les livres totalisent 20 poèmes, ce qui confirme d'autant plus le souci de structure. Dans la première partie défilent les amis et amies, certains affrontant la mort, d'autres la fuyant, l'un à Vancouver, l'autre à Paris, là un couple déambulant à Nice, où on retrouve d'ailleurs le poète. Celui-ci fait le douloureux constat d'un aveu-

gement qui nous est familier, on ne voit pas venir la mort de ses proches : « Que tous soient loin de moi, c'est encore la défection./Trop confiant en la pérennité des jeux amicaux./j'ai manqué de vigilance, et les fruits ont pourri. » (p. 32) Au fil des livres, le regard porté sur le cortège des disparus, imaginé à juste titre comme une « transhumance » dans le texte, laisse place à une méditation sur le fait de vivre avec des « fantômes » qui abandonnent petit à petit le locuteur à sa propre existence, lui qui doit livrer passage en quelque sorte, désormais résigné au travail de la remémoration. On trouve de fort belles réflexions sur cette diaspore personnelle :

*Je me voudrais immortel, sans limite.
Je les voulais ces amis, avec leurs lettres
et leurs livres et le plaisir de parler, soulignant l'odeur
des pages à venir, celles publiées.
Je suis en eux, avec leurs langues multiples,
convaincu de savoir un peu de leur misère.
Je suis à deux pas de les perdre, et je m'aveugle aussi. (p. 49)*

Les derniers poèmes portent à son plus haut point l'émotion croissante au fil des pages lorsque le poète consent à admettre la fin pour les siens, famille, amis ou compagnons d'écriture : « Il me faut les aimer avant le départ, avant. » (p. 89) Pour qui a pratiqué tant soit peu la poésie comptée, il est frappant de lire des vers qui gravitent surtout autour de douze syllabes, comme si la proximité de la mort incitait à couler un phrasé plus noble. Toutefois, cette prose versifiée rend aussi la tonalité méditative qui confère son uniformité au livre. Le travail de la forme, sensible entre autres par une syntaxe légèrement claudicante, rend plus poignants encore les sentiments du poète.



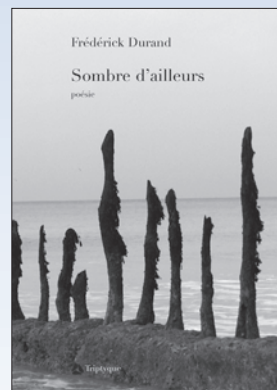
Frédéric Durand, *Sombre d'ailleurs*,
Montréal, Triptyque, 2009, 55 p., 15 \$.

Le poète assassin

«La première étape sera d'em-brasser/ensuite, on pourra mettre le feu partout» (p. 7). C'est avec ces mots qui cherchent à sonner le lecteur que Frédéric Durand ouvre son recueil, *Sombre d'ailleurs*.

Le sadisme sans colère de Baudelaire, la cruauté choquante de Lautréamont hantent les vers de ce recueil dédié à la force destructive appliquée à une figure féminine. La représentation du poète en bourreau ne manque pas de style, chez Durand, qui sait allier la souplesse du vers à la parole qui lacère. Cet extrait de poème qui figure un art poétique en offre un bel exemple :

*Commence à mourir avant qu'il ne soit trop tard
entaille tes joues pour combler l'attente*



HUGUES CORRIVEAU

*ta démarche tient du convoi funèbre
si du vin coule le long des pages
tes phrases auront un goût plus noir* (p. 15)

Plus près de nous, le recueil *Un visage pour commencer* de Normand de Bellefeuille avait abordé sensiblement les mêmes zones troubles d'un amour mortifère. Mais en dépit de beaux passages comme celui-là, le recueil de Durand présente les défauts de ses qualités : il « sombre » dans le macabre et le lecteur retrouve le lanceur de couteaux presque à chaque page. Et puis, il y a ce retournement subit, qu'on n'attendait pas et qui étonne : « t'aimer jusqu'à ne plus jamais revoir l'aube » (p. 50). À moins que l'assassinat ne soit une expression d'amour, on voit mal ce qui justifie une telle proclamation lyrique. Enfin, les passages en prose, sortes de récits appelés « scènes » oniriques (établies comme telles dans le texte), sans aucun doute, où se mêlent surréalisme et fantastique, m'ont laissé de glace ; ils

Mais en dépit de beaux passages comme celui-là, le recueil de Durand présente les défauts de ses qualités : il « sombre » dans le macabre et le lecteur retrouve le lanceur de couteaux presque à chaque page.

me sont apparus étrangers à la tonalité générale du recueil : « Cet enfant s'arrachait le cœur pour le tendre aux passants. Je l'ai vu faire, je te le jure. » (p. 27)

DÉSINVOLTURE DANS LE MEURTRE

L'attrait de certains passages ne provient donc pas de leur inquiétante étrangeté, si chère à Freud, mais de ce détachement dont fait preuve le poète et qui ajoute à l'efficacité des vers et à leur caractère incisif : « Il faudra se résoudre à étrangler » (p. 41). Si on exclut la surcharge dans les assauts et la présence injustifiée des proses, ce recueil mérite considération. D'ailleurs, une portion du recueil a valu à son auteur d'être finaliste au Prix littéraire de Radio-Canada en 2007.

☆☆ 1/2

Katerine Caron, *Encore vivante*, Montréal, le Noroît, 2008, 41 p., 15,95 \$.

Un recueil bien mince

C'est sous la forme d'un journal intime en vers que se présente le second recueil de Katerine Caron, qui a déjà fait paraître chez le même éditeur *Cette heure n'est pas seule*. Le titre, de même que le poème liminaire, ne laisse pas de doute sur le caractère autobiographique du recueil : « Aller poster une lettre le trois / août mille neuf cent quatre / vingt-dix-neuf, / se faire happer sur le trottoir / par une voiture, / se réveiller avec un sous crâne / comme ça / tête restante ». Avec comme signature K.C. qu'on est tenté de lire comme « cassée ».

Les poèmes racontent donc la convalescence de la locutrice du 28 septembre 1999 au 12 février 2000. Chaque page de ce journal à la chronologie sporadique est ainsi remplie par de petits poèmes, à moins qu'il ne s'agisse d'un même poème divisé au rythme des pulsations de la convalescente. La brièveté des vers, accentués par leur graphisme longiligne et le format inhabituel de la maquette, beaucoup plus étroit que la normale, renforce cette impression d'un souffle court qui pourrait susciter des interprétations associatives avec l'état dans lequel se trouve la locutrice. Il n'en demeure pas moins que c'est un bien mince recueil que nous offrent les éditions du Noroît, qui tient à peine en



maigres 48 pages. Quant au discours du poème, il tourne autour d'assertions relativement sobres, parfois même convenues, qu'on apprécierait mieux sous forme épistolaire, où la banalité du propos peut parfois être compensée par l'effet d'authenticité que goûte le lecteur d'écrits intimes. Parmi les réussites du recueil, le sens d'une observation minutieuse du monde qui vit tout autour et qui réfracte les sentiments de la poète :

*Dans les arbres
S'éteint le soleil
Ce vide lumineux
Coule dans ma paume
En un filet bleu
L'automne a pour mémoire
Le cycle de mon âme
Vide, sèche, reniflante* (p. 14)

INSUFFISANTE AUTHENTICITÉ

Mais ce modeste recueil n'évite pas pour autant les répétitions abusives du mot « lumineux » et de ses déclinaisons, traces trop visibles d'un travail de mémoire consacré à la lumière chez Saint-Denys Garneau. On sent aussi les limites de cette poésie lorsqu'elle s'en remet aux effets purement performatifs des déclarations

du genre : « Je t'aime / Je n'en peux plus / J'aime tes yeux / Tes mains / Tes épaules » (p. 17) ou « Je m'ennuie de mes enfants / De mon amour » (p. 16). Si on ne peut douter des résonances de ces vers chez cette femme clouée à un lit d'hôpital, loin des siens, il en faut un peu plus pour nous émouvoir. Si cette écriture reste donc « vivante », malgré tout, c'est uniquement par ses éclaircies, qu'on trouve ici et là et qui nous sauvent de la trop grande linéarité du recueil. « Et les mots ont la teneur / Toute voyageuse / D'une plume léguée à l'eau » (p. 13), écrit Katerine Caron. On ne peut que lui donner raison.



KATERINE CARON